Exactement là où tu es

Ils devaient se débrouiller seuls. Ils n'avaient pas prévu de vouloir être ensemble.



Laura Bellini

Exactement là où tu es

Ils devaient se débrouiller seuls. Ils n'avaient pas prévu de vouloir être ensemble.

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384905043

ALL-IN Rafał Płonkowski

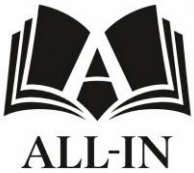

TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4

Chapitre 1 - Les conditions qui ne figuraient pas dans le brief.....10

Chapitre 2 - Ce qui ne se voit pas 20

Chapitre 3 - Les choses qu'on ne peut pas prévoir 32

Chapitre 4 - En dehors des heures de travail..... 44

Chapitre 5 - Les limites qui méritent d'être respectées 60

Chapitre 6 - Le son qui demeure..... 73

Chapitre 7 - Le lendemain du baiser 86

Chapitre 8 - Dans son univers..... 95

Chapitre 9 - Ce que nous ne ferons pas séparément 109

Chapitre 10 - Pas seulement pour un instant.....122

Chapitre 11 - La proximité a ses propres règles 136

Chapitre 12 - Quand le silence devient une réponse.....146

Chapitre 13 - Le prix d'un choix commun.....159

Chapitre 14 - Ce que nous risquons de perdre 172

Chapitre 15 - Tout ce que nous ne nous sommes pas dit.....184

Chapitre 16 - La place qui reste vide 200

Chapitre 17 - Deux rythmes différents..... 211

Chapitre 18 - Le premier pas sans garantie..... 220

Chapitre 19 - Il ne suffit pas d'en avoir envie 234

Chapitre 20 - Exactement là où tu es 247

INTRO

Trois semaines après ma première rencontre avec Baltazar Król, mon atelier sentait la colle de reliure, le bois et le café refroidi depuis longtemps. Sur la table étaient étalées les pages de notre album : des photographies de mains au travail, des échantillons de papier, de courts textes que j'avais corrigés tant de fois que je commençais à reconnaître mes propres phrases à leur seul rythme. J'aurais dû ressentir de la satisfaction. Le projet prenait enfin forme, et je savais mener les choses à leur terme, même lorsqu'elles exigeaient davantage de patience que je n'en avais généralement pour les gens.

Ce soir-là, pourtant, mon attention était surtout attirée par une enveloppe glissée sous mon carnet.

Elle n'était pas volumineuse. À l'intérieur se trouvait une confirmation imprimée : ma proposition avait été acceptée pour un projet de plusieurs mois en dehors de Poznań. La date de début et les conditions y figuraient, des informations que je connaissais déjà presque par cœur. Je devais envoyer ma réponse avant vendredi. Il me restait deux jours pour signer le contrat, organiser mon déplacement et prévenir toutes les personnes qui devaient être au courant. La liste était courte. Baltazar n'y figurait pas.

Cette proposition n'était pas tombée du ciel. Pendant des années, j'avais constitué mon portfolio sur mon temps libre, accepté des missions que les autres refusaient et appris à dire non à celles qui exigeaient que je sois disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ce projet était le premier depuis longtemps à m'offrir non seulement une rémunération intéressante, mais aussi la possibilité de

travailler à ma manière. Je devais en assurer la conception du début à la fin, sans avoir à subir les corrections de dernière minute de quelqu'un d'autre. Partir comportait des risques, mais représentait également une occasion que j'avais méritée. Je n'avais pas l'intention d'y renoncer simplement parce qu'un homme était apparu à Poznań et qu'en sa présence, une soirée ordinaire pouvait soudain prendre une importance dangereuse.

Je m'étais habituée à une vie dans laquelle je prenais mes décisions seule. Personne ne m'attendait avec le dîner, personne ne me demandait à quelle heure je rentrerais, et chaque créneau libre de mon agenda m'appartenait. J'aimais cette liberté. Parfois, même davantage que je ne voulais bien l'admettre devant mes amis.

Ce n'était pas parce que Baltazar n'avait pas le droit de savoir. C'était simplement que nous n'avions jamais convenu de partager nos projets lorsqu'ils ne concernaient pas l'album. C'était la version raisonnable. Celle que je me répétais depuis le moment où j'avais aperçu son nom dans un message de l'éditeur et compris que notre collaboration durerait plus longtemps que je ne l'avais imaginé au départ.

Je repoussai l'enveloppe plus profondément sous mon carnet lorsque des pas résonnèrent dans le couloir. Baltazar ne frappait plus à la porte avec la même hésitation que lors de ses premières visites. Deux petits coups constituaient désormais davantage un avertissement poli qu'une véritable demande d'autorisation.

— Je peux entrer ?

— Si tu as apporté l'échantillon corrigé, tu en as même intérêt.

Il entra avec un paquet plat enveloppé dans du papier gris. Il portait une chemise sombre aux manches retroussées. Une fine poussière claire s'était déposée sur l'un de ses poignets, détail qu'il n'avait pas remarqué ou qu'il ne jugeait pas suffisamment important pour s'en débarrasser. Il s'arrêta près de la table et regarda d'abord les pages étalées, puis moi.

— J'ignorais que les graphistes spécialisés dans le livre avaient l'habitude de menacer leurs visiteurs avant le dîner.

— Ce n'est pas une menace. C'est un système de motivation.

— Efficace ?

— Tout dépend de la qualité de l'échantillon.

Il sourit et je ressentis cette satisfaction familière, parfaitement inutile, lorsque les traits de son visage s'adoucissaient. Baltazar ne cherchait pas à être charmant. Il ne remplissait pas les silences avec des plaisanteries et ne cherchait pas à attirer l'attention. Il écoutait avant de répondre et se souvenait généralement de détails qui échappaient aux autres. À ses côtés, il était difficile de prétendre que l'on disait quelque chose uniquement par politesse.

Il défit l'emballage. À l'intérieur se trouvait une couverture en bois destinée à l'exemplaire d'essai, fine et travaillée avec une grande précision. Sur le bord, il avait conservé le dessin naturel des veines du bois au lieu de chercher à le dissimuler. Je fis glisser mon doigt sur la surface lisse, avec précaution pour ne pas y laisser de trace.

— Elle est magnifique, dis-je.

— Elle est fonctionnelle. La beauté est un supplément.

— Tu dis ça comme si tu n'avais pas passé une demi-journée à choisir la nuance du bois.

— Je n'ai pas passé une demi-journée. Seulement quelques heures.

— C'est complètement différent.

Il s'assit en face de moi. Pendant un moment, nous discutâmes des proportions, du système de fixation et de la résistance du dos de la couverture à des ouvertures répétées. Il avait raison au sujet de la charnière, moi au sujet de la largeur des marges. Nous n'avions plus besoin de nous expliquer chaque décision depuis le début. Cette facilité faisait partie des choses que je n'avais pas prévu d'apprécier.

Lorsqu'il se pencha sur la double page, son bras se retrouva tout près du mien. Il ne me toucha pas. Il n'en avait pas besoin. Je connaissais déjà son odeur : le bois, le savon et quelque chose de frais qui me rappelait l'air entrant dans l'atelier lorsqu'on ouvrait la porte. Je déplaçai une feuille pour lui faire de la place, alors qu'il y en avait déjà suffisamment.

— Tu as changé l'ordre des photographies, remarqua-t-il.

— Oui. Au départ, je voulais commencer par les outils, mais maintenant je pense qu'il vaut mieux commencer par les mains. Le lecteur devrait d'abord voir l'être humain, pas l'objet.

— Ça me paraît raisonnable.

— Ne t'y habitue pas. J'ai parfois des idées beaucoup moins raisonnables.

— J'ai remarqué.

Il avait dit cela calmement, sans ironie. Je le regardai, essayant de comprendre s'il faisait allusion à ma manière de changer d'avis ou à quelque chose qu'il n'avait pas encore nommé. Baltazar reporta son attention sur la photographie d'un luthier penché au-dessus de la caisse de résonance d'un instrument. Il me laissait toujours le temps de répondre lorsque je n'en avais pas envie. Je commençais à soupçonner que cette attention n'était pas uniquement une de ses qualités. Elle pouvait aussi être une façon de dissimuler ses propres questions.

— L'éditeur veut boucler la mise en page avant la fin du mois, dis-je. Si nous gardons le même rythme, nous serons dans les temps.

— Nous y arriverons, à condition que tu ne corriges pas chaque légende six fois.

— Cinq fois, ça suffira ?

— Je peux négocier.

Je ris, et il me regarda une seconde de plus que ne l'exigeait notre conversation. Pendant cette seconde, je songeai que je pourrais lui parler de l'enveloppe. Je n'aurais pas besoin de lui expliquer tout mon projet. Une seule phrase suffirait : j'ai reçu une proposition, je vais partir pour quelques mois, et je ne sais pas encore ce qui en résultera. Je ne lui demanderais ni son autorisation ni son avis. Je voulais simplement découvrir quel effet cela ferait de prononcer la vérité devant lui.

À la place, je refermai mon carnet.

— Demain, je vais devoir partir plus tôt, dis-je. J'ai quelques affaires à régler.

— Bien sûr.

Il répondit trop rapidement. Il ne me demanda pas de quelles affaires il s'agissait. Il n'essaya pas de me retenir à la table, alors que quelques instants auparavant, nous parlions comme si la soirée n'allait jamais finir. Il se leva et commença à plier le papier gris, en lissant soigneusement les plis.

— Laisse la couverture. Je prendrai des photos demain matin, à la lumière du jour.

— D'accord.

— Et Baltazar ?

Il releva la tête.

— Oui ?

Pendant un instant, une phrase capable de changer le cours de notre conversation se forma au bord de mes lèvres. J'aurais pu lui demander s'il aimerait savoir où je partais avant même que j'aie pris ma décision. J'aurais aussi pu lui avouer que ce départ ne me semblait plus aussi simple depuis que j'avais commencé à attendre ses visites. Aucune de ces phrases ne correspondait aux règles que j'avais moi-même établies.

— Rien. À demain.

Il acquiesça. Arrivé à la porte, il se retourna encore un instant, comme s'il cherchait lui aussi les mots justes. Finalement, il sortit sans les avoir trouvés. Je restai seule avec la couverture en bois sur la table et l'enveloppe dont le coin dépassait de nouveau sous mon carnet.

J'avais un plan. Il était raisonnable, concret et ne concernait que moi. Alors pourquoi son silence avait-il eu le goût de quelque chose que je risquais de perdre avant même d'avoir osé reconnaître que je le désirais ?

Chapitre 1 - Les conditions qui ne figuraient pas dans le brief

Je suis entrée dans l'atelier de Baltazar Król, un dossier sous le bras, deux exemplaires imprimés de la maquette de l'album et la conviction que la partie la plus difficile de notre rendez-vous ne durerait pas plus d'une demi-heure. J'avais déjà rencontré l'éditeur, établi un premier budget, préparé un calendrier et consacré plusieurs semaines à un projet qui me plaisait de plus en plus. Il ne me manquait que l'accord de l'homme dont on m'avait recommandé le nom comme celui de l'un des meilleurs luthiers de Poznań. Dans mon agenda, notre rendez-vous occupait quarante-cinq minutes. J'en avais réservé quinze supplémentaires pour d'éventuelles négociations.

Je n'avais pas envisagé que mon interlocuteur puisse ne s'intéresser ni à mon calendrier, ni à l'éditeur, ni même à l'argent.

L'atelier se trouvait au rez-de-chaussée d'un ancien immeuble, dans une pièce dont les hautes fenêtres donnaient sur une petite cour intérieure. Dès le seuil, je sentis une odeur de bois, de vernis et quelque chose de légèrement résineux. Le long d'un mur, des étagères accueillaient des planches de différentes nuances, soigneusement identifiées par de petites étiquettes en carton. À l'autre extrémité de la pièce se trouvait un établi, au-dessus duquel une rangée d'outils était suspendue avec une régularité telle qu'on aurait pu croire leur disposition conçue par un architecte. Rien ne semblait avoir été laissé au hasard. Même le pot à crayons était posé exactement au bord de la table.

L'homme penché sur un instrument ne leva pas la tête lorsque j'entrai.

— Monsieur Baltazar Król ?

— Cela dépend de qui me le demande.

— Inga Domańska. Je vous ai appelée au sujet de l'album.

— Je sais. Ne restez pas près de la porte, s'il vous plaît. Les courants d'air gênent le travail.

Je refermai la porte derrière moi. J'accrochai mon manteau au porte-manteau et cherchai des yeux un endroit où poser mon dossier. C'est alors que l'homme se redressa et déposa son outil. Il était plus grand que je ne l'avais imaginé. Ses cheveux sombres étaient marqués de mèches grises bien visibles aux tempes, et la fatigue n'avait pas effacé la netteté de ses traits. Il n'avait pas l'air d'un homme qui avait besoin qu'on lui confirme sa valeur. Plutôt de quelqu'un qui avait cessé depuis longtemps de rechercher l'approbation des autres.

— Bonjour, dis-je.

— Bonjour.

Nous nous serrâmes la main. La sienne était chaude, rugueuse à certains endroits que les soins les plus attentifs n'auraient pas suffi à adoucir. Sa poignée était ferme, mais brève. Il m'indiqua une chaise près d'un petit bureau.

— L'éditeur m'a dit que vous vouliez faire un livre sur l'artisanat.

— Un album sur le travail manuel. Pas seulement sur les objets, mais aussi sur les personnes qui les fabriquent. Sur les choix, les techniques, le temps et tout ce qui reste invisible dans le produit fini.

— C'est joliment formulé.

— Merci.

— Je n'ai pas dit que cela rendrait bien sur le papier.

Je m'immobilisai, la main posée sur mon dossier.

— En général, je préfère juger un projet après l'avoir examiné.

— Moi aussi.

Il ne sourit pas et, pendant un instant, je ne sus pas s'il plaisantait. Je décidai de ne pas commencer par lui expliquer comment fonctionnait le marché de l'édition. Je dépliai devant lui la première planche de présentation.

L'album devait avoir une reliure élégante, mais sobre. De grandes photographies, des textes courts et un rythme visuel bien marqué. Je ne voulais ni créer un catalogue d'objets ni produire une énième publication présentant l'artisanat comme une alternative à la mode à la fabrication industrielle. Ce qui m'intéressait, c'était ce qui se passait entre la première idée et l'objet terminé. Les mains, les outils, les erreurs, les corrections et toutes ces décisions qu'aucune notice préétablie ne pouvait prendre à la place de l'artisan.

Baltazar examina les planches en silence. Il ne m'interrompit pas pendant que je lui expliquais la structure des chapitres, la manière dont je souhaitais organiser les séances photographiques et le type de textes envisagé. Je remarquai qu'il s'attarda particulièrement sur une photographie représentant un atelier où des objets inachevés étaient posés sur une table.

— C'est ce genre de clichés que vous voulez ? demanda-t-il.

— Oui. Je veux montrer le travail, pas seulement le résultat.

— Alors pourquoi tous les outils sur cette photo sont-ils propres ?

Je baissai les yeux vers la planche.

— C'est une image d'illustration.

— Je vois. Les outils ont donc été nettoyés, disposés et photographiés pour donner l'impression qu'ils servent, mais pas trop.

— On ne trouve pas toujours dans les banques d'images exactement ce dont on a besoin.

— Dans ce cas, vous devriez peut-être venir dans un véritable atelier.

Je me redressai sur ma chaise.

— C'est précisément pour cela que je suis ici.

— Mais ne vous attendez pas à ce que je modifie mon travail pour que tout soit beau dans le cadre.

— Ce n'est pas ce que je vous demande.

— Et je ne ferai pas semblant que chaque instrument est fabriqué sans la moindre erreur.

— Je ne vous le demanderai certainement pas.

Pour la première fois, son regard se posa sur moi avec un intérêt plus marqué.

— Tant mieux. La semaine dernière, j'ai discuté avec un homme qui voulait réaliser un film sur l'artisanat traditionnel. Il tenait à ce que je ne montre que les beaux moments. J'ai dû refaire trois fois le même geste parce que, la première fois, le cadrage ne lui avait pas paru assez spectaculaire.

— Nous ne mettrons pas le travail en scène.

— Tout le monde dit cela au début.

— Et tous les artisans pensent que les graphistes veulent organiser leur vie à leur place ?

— Pas tous. Seulement ceux qui ont déjà eu affaire à des graphistes.

Cette fois, il esquissa un sourire. Un mouvement à peine perceptible au coin des lèvres, mais qui transforma son visage bien plus que je ne l'aurais cru. Ce n'était pas un homme particulièrement bavard, mais il savait écouter d'une manière qui obligeait à choisir ses mots avec précision. Cela commençait à m'agacer. Et à me plaire en même temps.

Je fis glisser vers lui la deuxième planche. Elle présentait une proposition de double page consacrée à la fabrication d'un instrument à cordes.

— J'aimerais consacrer l'un des principaux chapitres au travail du bois. Pas une description générale, mais un exemple concret. Depuis le choix du matériau jusqu'aux dernières retouches.

— Quel instrument ?

— Cela dépend de ce que vous considérerez comme le meilleur exemple.

— On ne choisit pas un instrument en fonction d'un chapitre.

— Et en fonction de quoi, alors ?

— De la personne qui va en jouer. De ses besoins. De ses mains. De sa manière d'entendre le son. On peut fabriquer un très bel instrument qui ne conviendra pas à un musicien en particulier.

Je notai cette phrase dans la marge. Baltazar remarqua le mouvement de mon stylo.

— Vous prenez déjà des notes ?

— C'est une excellente remarque.

— Ne la notez pas encore comme une citation. Il faut d'abord vérifier que je l'ai vraiment formulée ainsi.

— Et comment suis-je censée le vérifier ?

— En venant ici. En écoutant. En regardant.

Pendant un instant, nous nous observâmes par-dessus les planches étalées. Sa proposition n'avait rien d'extraordinaire en soi, et pourtant, pour la première fois depuis le début du rendez-vous, j'eus le sentiment que nous parlions exactement de la même chose. Pas de promotion de l'artisanat, pas d'un beau livre, mais de quelque chose qui avait une véritable importance à ses yeux.

— J'aimerais aussi réaliser quelques portraits, dis-je.

— Je n'aime pas les photos.

— Vous n'êtes pas obligé de les aimer.

— Alors pourquoi en faire ?

— Parce que je ne veux pas que cet album soit un recueil de mains anonymes. Je veux montrer les personnes qui se cachent derrière le travail.

— Tout le monde n'a pas envie de se voir imprimé sur du papier.

— Je n'ai l'intention de forcer personne.

Il rapprocha l'une des planches de lui. Pendant quelques secondes, il observa la silhouette d'un homme debout devant un établi.

— Et si je refuse ?

— Je chercherai une autre solution.

— Sans essayer de me convaincre que je laisse passer l'occasion de ma vie ?

— Sans cela. Je ne suis pas là pour vous vendre un rêve de célébrité.

— Très bien. Je n'ai pas le temps pour la célébrité.

Je ris avant même d'avoir pu retenir ma réaction. Baltazar sourit également, cette fois avec un peu plus de spontanéité.

C'est à ce moment-là qu'une femme entra dans l'atelier, un grand sac en bandoulière. Elle le salua et déposa une petite boîte sur le bureau.

— Je te laisse ce dont nous avons parlé. Regarde quand tu auras un moment.

— Très bien, merci.

La femme me lança un regard empreint d'une curiosité polie.

— Un nouveau projet ?

— Peut-être, répondit Baltazar.

Il n'y avait dans sa voix ni enthousiasme ni refus. La femme prit congé et sortit. Je remarquai que Baltazar attendit que la porte se soit refermée avant de reprendre notre conversation.

— Vous avez beaucoup de clients ? demandai-je.

— Suffisamment.

— Vous n'avez pas peur que participer à ce projet vous prenne trop de temps ?

— Ce qui m'inquiète davantage, c'est qu'on me prenne du temps pour finir par faire de mon travail quelque chose que je ne voudrais pas signer.

C'était la première chose qu'il avait dite sans prendre de précautions. Je compris qu'il ne s'agissait pas simplement de son aversion pour les séances photo. Il voulait être certain de ne pas devenir un simple élément décoratif dans le récit de quelqu'un d'autre.

Je refermai mon dossier, sans pour autant ranger les planches.

— Je vous propose autre chose. Nous commencerons par une visite d'essai. Sans aucun engagement de publication. Vous me montrerez votre processus de travail et je vous présenterai une proposition de double page. Si vous estimez que je ne comprends pas ce que vous faites, nous en resterons là.

— Et si je considère que vous ne comprenez rien aux livres ?

— Je devrai alors faire davantage d'efforts.

Il me dévisagea quelques secondes. Son regard ne trahissait aucune hostilité, mais je n'y trouvais pas non plus un accord facile.

— Vous négociez toujours de cette façon ?

— Seulement lorsque le projet compte pour moi.

— Et il compte ?

— Oui.

— Pourquoi ?

Cette question me surprit davantage qu'elle n'aurait dû. J'aurais pu répondre que le sujet était intéressant, que l'éditeur disposait d'un budget raisonnable et que l'album enrichirait mon portfolio. Tout cela aurait été vrai, mais aucune de ces réponses ne traduisait réellement ce qui m'attirait dans cette idée.

— Parce que j'en ai assez des livres qui prétendent que les choses se fabriquent toutes seules. Je veux montrer les personnes qui y consacrent du temps, du savoir-faire et de la patience. Je veux que quelqu'un qui prendra cet ouvrage entre ses mains y découvre autre chose qu'un bel objet.

Baltazar acquiesça, comme s'il pesait mes paroles.

— Demain, je travaille à partir de huit heures.

— Je peux être là à neuf heures.

— Huit heures trente. Plus tard, je commencerai à travailler sur un instrument et je n'aurai plus autant de temps à vous consacrer.

— Très bien.

— Venez sans photographe, s'il vous plaît.

— Je n'avais pas l'intention d'en emmener un.

— Et sans scénario photographique déjà préparé.

— Ce sera difficile.

— Dans ce cas, essayez quand même.

Je me levai et rassemblai mes documents. Lorsque je pris mon manteau, je remarquai que Baltazar était déjà retourné à son établi. Il ne m'accompagna pas jusqu'à la porte, mais je n'y vis aucun manque de considération. Il semblait simplement avoir repris l'activité qu'il avait interrompue.

— À demain, dis-je.

— À demain, madame Inga.

Dehors, l'air était plus frais que le matin. Je sortis mon téléphone et ouvris aussitôt mon agenda pour déplacer deux rendez-vous. Un changement de programme n'aurait pas dû me surprendre. Dans mon métier, il fallait souvent s'adapter

à des personnes qui ne fonctionnaient pas selon les horaires d'un bureau d'édition.

Pourtant, en marchant vers ma voiture, je revenais sans cesse à sa dernière question. Pourquoi ce projet comptait-il autant pour moi ?

Je connaissais la réponse. Je n'avais simplement pas l'intention d'admettre qu'une partie de cette curiosité concernait désormais aussi l'homme assis à son établi, celui qui était capable de remettre en question une conception soigneusement préparée en une seule phrase.

Le lendemain, j'allais découvrir si j'étais capable de travailler avec quelqu'un qui n'avait aucune intention de me faciliter la tâche.

Et si, au fond, j'avais vraiment envie qu'il me la facilite.

Chapitre 2 - Ce qui ne se voit pas

J'arrivai à huit heures vingt-cinq. Je détestais être en retard, mais je détestais encore davantage arriver trop tôt dans des endroits où je ne savais pas si ma présence était la bienvenue. Cette fois, j'avais décidé de ne pas mettre la patience de mon hôte à l'épreuve. Je tenais un petit carnet, mon appareil photo et une feuille imprimée présentant les grandes lignes de notre collaboration. Je n'avais emporté ni ordinateur portable ni dossier rempli d'images d'inspiration. Baltazar avait clairement fait comprendre qu'il n'avait pas besoin d'une nouvelle présentation.

La porte était entrouverte. Je frappai et n'entrai qu'après quelques secondes.

— Vous êtes ponctuelle, dit-il sans se retourner de son établi.

— C'est un compliment ?

— Une constatation.

— Je prends.

Sur la table reposait une planche de bois d'une teinte claire, légèrement dorée. Baltazar travaillait dessus avec un petit outil, exécutant des mouvements si calmes et réguliers que j'en oubliai momentanément la raison de ma venue. Rien dans ses gestes ne semblait destiné à impressionner qui que ce soit. Il ne travaillait pas pour un observateur. Chaque mouvement avait un objectif précis et ses mains s'arrêtaient exactement à l'endroit où il fallait vérifier le résultat.

Je ne voulais pas le déranger. J'enlevai mon manteau et le déposai sur le porte-manteau.

— Vous pouvez approcher, dit-il au bout d'un moment. Mais ne touchez pas la surface, s'il vous plaît.

Je me plaçai de l'autre côté de l'établi.

— De quelle essence s'agit-il ?

— De l'épicéa.

— Pour la table d'harmonie ?

— Oui.

— Il ne ressemble pas à celui que j'ai vu sur les photographies.

— Parce que les photos montrent généralement des instruments terminés. Ici, vous avez un matériau qui commence seulement à raconter son histoire.

— Vous parlez toujours comme ça ?

— Comment ?

— Comme si le bois avait sa propre opinion.

— Parfois, c'est le cas. Il suffit de savoir à quel moment arrêter de l'ignorer.

Il posa son outil et fit glisser la planche vers moi, tout en veillant à ce que je ne puisse pas la toucher.

— Regardez-la à contre-jour.

Je me penchai. Dans le bois, je distinguai de fines lignes irrégulières que j'aurais auparavant considérées comme des imperfections.

— C'est un problème ?

— Non. Mais il faut savoir quoi en faire. On ne choisit pas un matériau uniquement parce qu'il est beau. Il faut aussi savoir comment il va réagir au travail.

— Autrement dit, la première décision est prise avant même que le véritable travail commence.

— La première décision est prise lorsque quelqu'un cesse de croire que tout pourra être réparé plus tard.

Je notai cette phrase. Cette fois, il ne protesta pas.

Je lui demandai si je pouvais prendre quelques photographies. Il accepta, à condition que je ne lui demande pas de répéter ses gestes. J'installai mon appareil, choisis un objectif et commençai par un plan large montrant l'établi, les outils et la lumière qui entrait par la fenêtre. Je ne voulais pas photographier uniquement des mains. Je préférais saisir la relation entre l'homme et l'espace dans lequel il travaillait.

Baltazar ne prêtait aucune attention à l'appareil photo. Il avait repris son activité et je pouvais l'observer sans avoir besoin d'entretenir la conversation. Je remarquai qu'il reposait chaque outil exactement au même endroit, mais cela ne ressemblait pas à un rituel rigide. Il savait simplement où il en aurait besoin quelques instants plus tard. Lorsqu'il interrompait son travail, ce n'était pas parce que quelque chose le distrayait. Il s'arrêtait pour examiner le résultat.

Au bout d'une quinzaine de minutes, il repoussa la planche.

— Alors, qu'est-ce que vous voyez ?

Je baissai mon appareil.

— Un homme qui n'aime pas qu'on le dérange.

— Vous le saviez déjà hier.

— Un homme qui ne se presse pas simplement parce que quelqu'un attend un résultat.

— C'est mieux.

— Et quelqu'un qui accorde davantage d'importance au matériau que la plupart des gens n'en accordent au produit fini.

— Ce n'est pas une mauvaise réponse.

Je m'assis sur la chaise contre le mur. Je pris encore quelques clichés des étagères, des petits outils et des étiquettes d'identification. Sur l'une d'elles figurait une date remontant à plusieurs années. Je lui demandai ce qu'elle signifiait.

— Ce bois attendait son tour, m'expliqua-t-il. Tout le bois ne peut pas être utilisé immédiatement.

— Combien de temps peut-il attendre ?

— Cela dépend de ce qu'on veut en faire et de la manière dont il a été préparé.

— La patience fait donc partie du métier.

— La patience fait partie de beaucoup de métiers. Seulement, tout le monde n'a pas la possibilité de la mettre en pratique.

Je ne lui demandai pas ce qu'il voulait dire. À la place, je lui montrai les premières photos sur l'écran de mon appareil. Il les fit défiler lentement, s'arrêtant sur celles où l'on voyait ses mains. Il ne les commenta pas immédiatement.

— Vous ne montrez pas tout l'établi.

— Parce qu'alors, on perdrait ce qui compte le plus.

— Et qu'est-ce qui compte le plus ?

— Ce sur quoi vous vous concentrez à cet instant précis.

Il leva les yeux vers moi, par-dessus l'appareil.

— Vous savez bien observer.

Je ne répondis pas. J'accueillis cette remarque avec une satisfaction plus grande que je ne l'aurais dû. Dans mon travail, les compliments n'étaient pas rares, mais ils concernaient généralement le résultat. Ici, quelqu'un venait de remarquer la manière dont je parvenais à une solution.

Nous passâmes ensuite au bureau, où je dépliai la feuille présentant ma proposition de collaboration. Je ne voulais pas remettre à plus tard la discussion sur les règles. Je savais que si nous devions créer quelque chose ensemble, il fallait définir nos limites avant de nous habituer à la présence l'un de l'autre.

— Je propose que nous considérions cette partie de l'album comme une histoire à part entière, commençai-je. Pas un catalogue d'instruments, mais le récit d'un processus unique. Du choix du bois jusqu'à l'instrument terminé. Avec des textes, des photographies et de courts commentaires techniques.

— Et les autres artisans ?

— Ils auront leurs propres chapitres. Chacun disposera de son espace. Je ne veux cependant pas que tous soient construits selon un modèle identique. Dans votre cas, le plus important sera le processus de fabrication de l'instrument.

— Je ne veux pas raconter l'histoire d'un client en particulier.

— Vous n'y êtes pas obligé.

— Nous ne montrerons aucun instrument sans l'accord de son propriétaire.

— Bien entendu.

— Et aucun nom.

Je notai ces nouvelles conditions.

— Je vous soumettrai les informations techniques avant publication. Je ne veux pas commettre une erreur qui serait ensuite reproduite par quelqu'un qui utiliserait le livre comme source d'information.

— Très bien. Mais je ne veux pas non plus avoir à corriger vos textes sur le plan littéraire.

— Ce n'est pas ce que j'attends de vous. Vous êtes responsable des faits, je suis responsable de leur présentation.

— Et si cette présentation est malhonnête ?

— Nous en discuterons.

— Ce n'est pas une réponse.

Je posai mon stylo.

— Je ne peux pas vous promettre le droit de valider l'ensemble du livre. Je suis responsable de la rédaction et de la forme définitive de la publication. En revanche, je peux vous garantir que je ne publierai aucune information inexacte sur votre travail et que je n'utiliserai pas les photographies d'une manière à laquelle nous n'aurons pas consenti.

Il m'observa longuement. J'avais l'impression qu'il ne cherchait pas tant à évaluer le contenu de ma réponse qu'à vérifier si j'étais capable de maintenir ma position lorsqu'elle ne lui convenait pas.

— Vous n'aurez donc pas le dernier mot, ajoutai-je.

— Je n'ai pas besoin d'avoir le dernier mot. J'ai besoin de savoir que le premier sera entendu.

Cette phrase me fit marquer une pause. Elle ne contenait ni reproche ni tentative de prendre l'avantage. Il l'avait

prononcée tranquillement, comme s'il énonçait une condition sans laquelle aucune collaboration ne pouvait avoir de sens.

— Dans ce cas, nous pouvons travailler ensemble, répondis-je.

Je fis glisser la feuille vers lui. Nous ajoutâmes encore quelques points : les dates des visites, la possibilité d'interrompre les prises de vue, l'interdiction d'interférer avec ses commandes privées et les règles concernant l'utilisation des documents à des fins promotionnelles. Baltazar ne voulait pas que son nom apparaisse dans les publicités avant qu'il ait vu la partie de l'album le concernant. J'acceptai. De mon côté, j'avais besoin d'un accès à l'atelier à des horaires convenus, afin de ne pas construire toute la conception sur des visites improvisées.

— L'éditeur voudra un calendrier, dis-je.

— Qu'il en ait un.

— Je devrai lui communiquer des dates précises.

— Je vous indiquerai mes disponibilités.

— Et si les dates entrent en conflit avec votre planning de production ?

— Nous chercherons une solution. Mais je ne vous promets pas de modifier l'ordre de mon travail pour l'album.

— Ce n'est pas ce que je vous demande.

— Tant mieux. Parce que je ne le ferai pas.

Je l'examinai avec un air faussement pensif.

— Vous êtes un collaborateur difficile.

— Nous n'avons même pas encore commencé.

— Nous venons précisément de commencer.

Cette fois, son sourire fut plus franc.